



HAL
open science

Science et scientisme : l'esprit scientifique et le leurre d'une science sans limite

Sarah Troubé

► **To cite this version:**

Sarah Troubé. Science et scientisme : l'esprit scientifique et le leurre d'une science sans limite. In Analysis, 2022, 6 (2), pp.167-173. 10.1016/j.inan.2022.09.008 . hal-03917300

HAL Id: hal-03917300

<https://hal.science/hal-03917300v1>

Submitted on 1 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Science et scientisme :

l'esprit scientifique et le leurre d'une science sans limite

Science and scientific discourses:

The scientific rationality and the fantasy of an all-powerful science

Sarah Troubé

Université Paris Cité, CRPMS, 75013 Paris, France

Résumé

Contexte : L'article explore les rapports qu'entretiennent la démarche scientifique et le discours scientiste. Nous partons de l'écart entre la rationalité scientifique, qui repose sur l'incertitude, l'incomplétude et l'absence de garantie, et le scientisme qui relève d'une foi dans la toute-puissance de la science, perçue comme pourvoyeuse de résultats certains et exacts. Cette inversion opérée par le scientisme invite à interroger les significations et les usages du terme de scientisme, souvent employé de manière vague et controversée.

Objectifs : Distinguer le discours scientiste de la démarche scientifique implique de questionner le statut du terme de scientisme. Ce dernier correspond-il à une position épistémologique clairement identifiable, ou bien a-t-il pour fonction de nommer un ensemble de discours idéologiques hétéroclites et en constante évolution ? La teneur idéologique qui semble attachée de manière intrinsèque à ce terme invite à interroger sa fonction mythique ou fantasmatique : l'image d'une science toute-puissante et sans limite pourrait s'apparenter à une construction défensive, face à l'incertitude difficilement tolérable constitutive de la démarche scientifique.

Méthode : La manière dont la certitude et la complétude, exclues de la rationalité scientifique, font retour dans les discours scientistes interroge la construction et la fonction d'une telle image de la science : celle-ci ne peut se réduire à une position épistémologique et doit être analysée comme discours idéologique, ce qui amène à interroger les affinités entre idéologie et fantasme, quant aux fonctions qu'ils sont susceptibles de revêtir au sein du lien social.

Résultats : Alors même que le terme de scientisme est parfois employé pour désigner un prolongement ou un excès des prétentions de la rationalité scientifique, il repose au contraire sur un déni de l'incertitude et des limites propre à l'esprit scientifique. Ce fantasme d'une science toute-puissante témoignerait du besoin de certitude propre au narcissisme, mais ses incarnations contemporaines porteraient également la marque de la chute de l'idéal de progrès scientifique propre à la modernité. Interroger les rapports entre démarche scientifique et scientisme met ainsi en lumière l'hétéronomie de la science, qui ne peut trouver qu'à l'extérieur d'elle-même les discours et idéologies susceptibles de la légitimer – ce qui la rend particulièrement perméable à ces idéologies.

Conclusion : Rappeler l'écart qui sépare la rationalité scientifique et le scientisme invite à déconstruire cette image idéalisée et hégémonique de la science. Cette déconstruction semble d'autant plus cruciale qu'un certain nombre de dénonciations du discours scientiste, en faisant

du scientisme une menace ou un excès inhérent à la démarche scientifique elle-même, courent le risque de donner consistance à ce fantasme d'une science sans limites. Plutôt qu'à une limitation des prétentions de la rationalité scientifique, la critique du scientisme appellerait à interroger quel(s) autre(s) type(s) de discours seraient susceptibles, dans le contexte d'une crise généralisée des mythes fondateurs et des idéologies, de tenir cette fonction de légitimation, sans pour autant dénier le scepticisme critique inhérent à la quête scientifique.

Mots-clés : scientisme ; épistémologie ; rationalité scientifique ; narcissisme ; fantasme

Summary

Context: The article explores the relationship between the scientific approach and the scientific discourse. We start from the gap between scientific rationality, which is based on a heuristic of uncertainty, and scientific ideologies, which stem from a faith in the omnipotence of science, perceived as a purveyor of truth. This inverted relationship to uncertainty makes it possible to question the meanings and uses of the scientific discourse, often used in a vague and controversial way.

Objectives: Distinguishing the scientific discourse from the scientific approach involves questioning the status of the scientific discourse. Does the latter correspond to a clearly identifiable epistemological position, or does it have the function of naming a set of heterogeneous and constantly evolving ideological discourses? The ideological tenor which seems intrinsically attached to this term invites us to question its mythical or phantasmatic function: the image of an all-powerful and limitless science could be likened to a defensive construction, in the face of the difficult to tolerate uncertainty inherent in the scientific process.

Method: The opposition between the place given to uncertainty in scientific ethics and practice, and the exclusion of this uncertainty in scientific discourse questions the construction and function of such an image of science: it cannot be reduced to an epistemological position and must be analyzed as ideological discourse, which leads to questioning the relationship between an ideology and the function of fantasy within the social bond.

Results: Even though the term "scientism" is sometimes used to designate an extension or an excess of the claims of scientific rationality, it seems to us, on the contrary, to be based on a denial of uncertainty and of the limits specific to the scientific spirit. This fantasy of an all-powerful science would testify to the need for certainty specific to narcissism, but its contemporary incarnations would also bear the mark of the fall of the ideal of scientific progress specific to modernity. Questioning the relationship between scientific approach and scientific discourse thus highlights the heteronomy of science, which can only find outside itself the discourses and ideologies likely to legitimize it – which makes it particularly permeable to these ideologies.

Conclusion: Recalling the gap between scientific rationality and scientific discourse invites us to deconstruct this idealized and hegemonic image of science. This deconstruction seems all the more crucial since a certain number of denunciations of scientific discourse, by understanding it as a threat or an excess inherent in the scientific approach itself, run the risk of giving substance to this fantasy of a science without limits. Rather than a limitation of the claims of scientific rationality, the critique of scientific discourse would call for the reconstruction of a scientific ideal that recognizes the place that uncertainty plays in it, and that can be based on founding narratives that have developed the loss of this all-powerful image.

Key words: scientistic ideology; scientific rationality; epistemology; narcissism; fantasy

Introduction

Le terme de scientisme est le plus souvent employé, aujourd'hui, de manière péjorative : il s'agirait de dénoncer l'idéologie scientiste, devenue dominante dans les sociétés contemporaines. Mais cette dénonciation tend à faire écran aux questionnements que peut susciter le scientisme : d'où vient ce terme, et comment s'est construite l'idéologie qu'il véhicule ? Comment préciser le rôle qu'il tiendrait aujourd'hui dans le social, et surtout, comment caractériser son rapport à la science ?

Le rapport que le scientisme entretient avec la démarche scientifique est fréquemment tenu pour allant de soi : le scientisme renverrait à un excès ou à une extension démesurée et abusive des méthodes et de la rationalité scientifiques au sein d'une société. Il désignerait la science élevée au rang de foi et de valeur hégémonique, qui prétendrait régir l'ensemble des pratiques intellectuelles et sociales, en étendant ainsi ses prétentions bien au-delà du champ dévolu à la pratique de la recherche scientifique. Cette ambition totalisante du scientisme est alors volontiers comprise comme le prolongement d'une visée de toute-puissance et d'extension illimitée qui serait inhérente à la démarche scientifique elle-même : il serait dans la nature de la science moderne de porter en elle ce risque d'un « hors-limite ».

Les dénonciations du scientisme issues du champ psychanalytique paraissent sur ce point particulièrement éloquentes : elles sont nombreuses à postuler, du moins dans leurs formulations, une telle continuité entre la logique de la démarche scientifique et l'idéologie scientiste, qui serait fondée sur une exclusion de la subjectivité, un déni de la castration et un déclin des figures de transmission et d'autorité symboliques.¹ Il s'agirait ainsi de supposer une homologie de structure entre le fonctionnement de la science et le discours scientiste : ce dernier viendrait pousser à l'extrême la toute-puissance de la preuve et de la mesure qui serait constitutive de la démarche scientifique. Cette exacerbation est indissociable de l'accointance supposée entre le discours scientiste et l'idéologie capitaliste : le scientisme incarnerait le hors-limite de la rationalité scientifique, en tant que cette dernière constitue le fondement de la quête d'efficacité et de rentabilité économiques et techniques, propre au capitalisme libéral.

Mais cette continuité supposée entre la science et le scientisme vient faire écran à la question de la formation de l'idéologie scientiste, et des fonctions qu'elle peut revêtir au sein du social. En tant que discours idéologique, le scientisme peut en effet être interrogé comme une construction, à la fois sociale et psychique. Or, d'un point de vue psychodynamique, toute construction peut être entendue comme la résultante d'un ensemble de processus, qui viennent transformer la représentation d'un objet, et qui rompent ainsi toute continuité linéaire avec l'objet perçu dans la réalité. À la manière dont le fantasme vient agencer les représentations selon ses règles propres, l'idéologie ne peut être assimilée à un reflet fidèle de son objet, mais reconstruit une représentation de cet objet selon des mécanismes d'association et de défense

¹ Jean-Pierre Lebrun affirme ainsi, dans *Un monde sans limite*, que le scientisme ne peut se réduire à un dérapage de la science en idéologie : ce glissement serait contenu dans la spécificité de la connaissance scientifique elle-même, car « la méthode scientifique est structurée de telle façon qu'elle engendre *de facto* avec sa production un scientisme ordinaire (...) » (2009, p.119). Marie-Jean Sauret note quant à lui que le sentiment d'une faillite de l'autorité et d'une forclusion de la castration est « accru par la domination de la technoscience et du scientisme, s'étayant, l'un et l'autre, sur la logique de la science : la vérité y est rabattue sur le juste, le Nom-du-Père rejeté, la cause effacée au profit des seules déterminations. » (2009, p.33).

qui peuvent s'apparenter au déplacement, à l'idéalisation, au renversement en son contraire ou au déni. Quelles transformations les constructions scientistes viendraient-elles alors faire subir à la démarche scientifique, et à l'image que la société se forme de cette démarche ? Les processus de formation et les fonctions qui peuvent caractériser un discours idéologique peuvent-ils être rapprochés de ceux que la psychanalyse a permis de mettre au jour dans la constitution du fantasme, ou encore du mythe ?

Revenir à la construction de l'idéologie scientiste, en questionnant sa formation à la manière de celle d'un symptôme, rouvre ainsi la question des rapports entre science et scientisme. Loin de devoir être confondue avec un excès de rationalité scientifique, l'image de la science forgée et véhiculée par le scientisme prend plutôt l'exact contrepied du rapport au savoir qui fonde la démarche scientifique. Là où cette dernière suppose de tolérer l'incomplétude et l'absence de garantie du savoir, et se déploie sur un horizon d'incertitude et d'indétermination, le scientisme forge l'image illusoire d'une science pourvoyeuse de certitudes exactes et définitives, qui serait susceptible d'atteindre une connaissance complète des phénomènes, et qui se poserait comme l'objet d'une foi absolue. Cette opposition invite à interroger le scientisme autrement que comme l'exacerbation d'une visée de toute-puissance qui serait déjà contenue dans la science elle-même. Le discours scientiste ne pourrait-il pas être entendu, au contraire, comme une construction fantasmatique qui posséderait une fonction défensive, contre l'incertitude, l'incomplétude et l'absence de garantie inhérentes à la pratique et à l'éthique scientifiques ?

Cette question suppose d'interroger plus précisément les usages et les significations multiples attachés au terme vague et controversé de scientisme. Loin de pouvoir se réduire à une position philosophique ou épistémologique clairement délimitable, le terme de scientisme possède d'emblée une dimension polémique et idéologique. Mais si cette teneur idéologique du scientisme souligne son écart avec l'esprit scientifique, elle soulève aussi la question du risque permanent de contamination des pratiques scientifiques par les discours scientistes. Ce risque de contamination tiendrait précisément aux fonctions que peut revêtir cette idéologie au sein du lien social, en fournissant des points de certitude et en opérant pour la science comme un discours de légitimation, dans le contexte d'une crise des idéaux progressistes issus de la naissance de la science moderne. Les points de rapprochement entre idéologie et fantasme invitent à interroger en particulier les fonctions narcissiques et identitaires que peuvent revêtir les discours scientistes. Mais ils amènent aussi à questionner ce qui est susceptible de venir donner consistance à cette construction fantasmatique, en prenant pour argent comptant ce leurre d'une science aux pouvoirs illimités.

1. Sciences et scientismes, une confusion de langue

Le terme de scientisme est aujourd'hui employé dans des contextes très divers : il fait l'objet d'un usage banalisé et globalisant (Balibar, 2003), qui gomme la trace de son sens initial et accentue son imprécision. Le terme en vient en effet à tenir une fonction de bouc-émissaire, faisant l'objet d'une dénonciation massive sans que soit clairement établi ce à quoi l'on s'oppose (Schöttler, 2013). Or, en évitant d'interroger les rapports que le scientisme entretient avec la démarche scientifique, ces dénonciations tendent à faire du scientisme, implicitement, un excès de science. Ce faisant, elles occultent la dimension idéologique du discours scientiste, et elles en viennent à donner consistance à ce discours, à rebours de leur visée dénonciatrice : elles prennent en effet au pied de la lettre l'image d'une science toute-puissante à laquelle le scientisme cherche à faire croire. Un certain nombre de mises en accusations du scientisme, au sein notamment des divers mouvements alter-sciences et anti-

sciences², apparaissent ainsi bien plutôt comme des émanations de l'esprit scientiste, que comme une entreprise de déconstruction critique. En dénonçant la menace d'une hégémonie sans limite de la rationalité scientifique, ces accusations reprennent à leur compte l'image fantasmagorique d'une science capable de tous les excès, déniait l'impossible et susceptible d'aboutir à un quadrillage total du monde naturel et social. On peut alors interroger la construction de cette image de la science, et sa fonction de fantasme au sein du lien social.

a) *Contradictions d'une épistémologie polémique*

Il serait tentant de tenir pour un premier indice de la nature fantasmagorique des constructions scientistes le décalage entre l'ampleur qui leur est souvent attribuée et l'opacité et la rareté des traces de leur genèse historique. Peter Schöttler (2013) souligne ainsi que si peu de termes sont aujourd'hui connotés de manière aussi péjorative, l'histoire du mot paraît quant à elle mystérieuse. Le *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences* (Lecourt, 2006) note quant à lui que le terme est « à ce point polémique que sa paternité même fait l'objet de controverses » (p.988).

Si un certain consensus semble exister sur l'origine française du terme de scientisme et sur son émergence au cours des dernières années du 19^{ème} siècle, l'attribution de la primauté du terme est variable selon les sources. Le philosophe et historien des religions Ernest Renan, et son ouvrage intitulé *L'Avenir de la science*, paru en 1890, sont très souvent cités : Renan y affirme qu'« organiser scientifiquement l'humanité » constitue l'« audacieuse et légitime prétention » de la science moderne (p.106). Le biologiste Félix le Dantec se voit également attribuer l'un des premiers usages du terme de scientisme comme position philosophique, lorsque, pour asseoir ses conceptions déterministes, il affirme en 1912 sa conviction que la science, et elle seule, sera en mesure de résoudre toutes les questions qui peuvent avoir un sens pour l'esprit humain : « Pour moi, scientiste enthousiaste, le mot philosophie ne devrait plus avoir, au XX^{ème} siècle, d'autre définition que celle du mot science (...). » (p.68). Mais Schöttler (2013) souligne que l'occurrence la plus précoce du terme se rencontrerait en 1880 chez le philosophe spiritiste Charles Fauvety, accusant les psychologues Wilhelm Wundt et Jules Soury de scientisme – le terme étant dans cet usage le synonyme de dogmatisme.

Un premier constat de cette enquête historique serait alors que le terme de scientisme, loin d'émerger comme un concept épistémologique, relève plutôt d'un contexte politique et idéologique (Brenner, 2009 ; Lecourt, 2006). Le terme apparaît d'emblée comme polémique, et doit sa diffusion en partie à la presse tournée vers le spiritisme ainsi qu'à la presse catholique (Schöttler, 2013) : la question de la place de la science dans la société s'ancre alors dans les débats suscités par la loi de séparation de l'Église et de l'État. Un second constat invite à souligner qu'alors même que le scientisme ne renvoie à aucune position unifiée et homogène, son influence a été surestimée, générant l'illusion d'un projet cohérent qui se serait étoffé au fil de l'histoire, et qui aurait été largement partagé au sein de la communauté intellectuelle et scientifique (Schöttler, 2013).

Le scientisme né en France au tournant du 20^{ème} siècle recouvrirait donc plusieurs revendications, qui s'ancrent toutes dans une confiance dans le progrès des connaissances scientifiques et des techniques porté par la modernité. Une première dimension du scientisme concerne le rapport entre les sciences d'une part, et la philosophie et les doctrines métaphysiques et morales d'autre part : il s'agit de revendiquer le remplacement des secondes, perçues comme dépassées et obsolètes, par les résultats issus des procédures scientifiques. Le scientisme proposerait ainsi un transfert, au profit de la science, de la

² L'essor de ces mouvements au cours des dernières décennies les fait apparaître comme un ensemble très disparate, qui résiste aux généralisations. Une grande part des mouvements anti-vaccins et climatosceptiques, en lien avec la mouvance conspirationniste, s'appuient sur une critique du scientisme qui assimile la démarche scientifique à la menace d'une emprise totale sur la société.

fonction de légitimation et de législation qui avait été traditionnellement dévolue à la philosophie, et notamment à la métaphysique (Lecourt, 2006). Une extension de cette affirmation fait du scientisme une posture qui affirme que la science est capable à elle seule de rendre compte de l'homme tout entier, et que l'ensemble de la vie humaine, intellectuelle, sociale et morale peut être régie par des méthodes identifiées comme scientifiques.

Un second aspect du scientisme consiste à préciser que cette hégémonie de la méthode scientifique est fondée sur les procédures des sciences de la nature : il affirme la supériorité de la méthode expérimentale sur les autres régimes de scientificité. Cet aspect du scientisme est particulièrement source de confusions, car il lui donne l'apparence d'une thèse épistémologique. Or, si le discours scientiste se contentait d'affirmer cette supériorité des sciences de la nature sur les autres méthodes scientifiques, il pourrait se constituer comme un argument épistémologique. Mais en énonçant la supériorité des sciences de la nature sur l'ensemble des productions intellectuelles et symboliques produites par l'esprit humain, le discours scientiste se discrédite lui-même au plan épistémologique, et met en évidence sa teneur idéologique : quelle méthode ou quelle discipline scientifique pourrait en effet être en mesure de revendiquer sérieusement une telle extension de ses capacités et de ses domaines d'explications ? En quelque sorte, le scientisme se décrédibilise lui-même par la démesure de ses prétentions : une telle hégémonie de la science ne peut être affirmée qu'en occultant les véritables problèmes épistémologiques, à savoir ceux de la définition, des critères et de l'unité la scientificité (Lecourt, 2006). En prônant la supériorité absolue de « la » science, le discours scientiste met ainsi en évidence le caractère vague et trop général de sa conception de la scientificité. Il révèle de ce fait sa véritable nature : celle d'un postulat et d'un acte de foi.

Sous cet angle, le scientisme émergerait d'emblée comme une affirmation de nature contradictoire. Alors même qu'il affirme la supériorité et l'exclusivité de la rationalité scientifique sur tout autre production de l'esprit, cette affirmation relève elle-même d'un postulat de valeur ou d'une profession de foi : ce qui se trouve exclu de son contenu manifeste ferait ainsi retour dans son mode d'affirmation. Tout en prônant l'hégémonie d'une rationalité exclusivement fondée sur l'observation et l'expérimentation, le scientisme s'avère appartenir à cet ordre de pensée qu'il cherche à éliminer, celui d'une position philosophique et métaphysique. Il y aurait ainsi opposition, et non continuité, entre le mode d'affirmation du scientisme et celui de la démarche scientifique : loin de pouvoir être considérée comme une exagération ou un excès de l'esprit scientifique, la doctrine scientiste s'affirme sur un mode que ce dernier exclut.

b) Incertitudes scientifiques, certitudes scientistes

Le discours scientiste peut-il être compris alors comme un processus d'idéalisation, face au deuil de la certitude et de la complétude marquant la naissance de la science moderne ? Le scientisme semble en effet porté, dans son émergence historique, par l'idéal progressiste constitutif de la naissance de la modernité. Cet idéal progressiste apporte une satisfaction au besoin de certitude, en posant que si la science ne peut expliquer de manière certaine et complète l'univers infini, elle peut du moins espérer se rapprocher de plus en plus de cette complétude par un processus de progrès illimité.

Mais l'idéologie scientiste semble quant à elle ne pas se contenter d'offrir au besoin de certitude une solution par l'idéal. Là où l'idéal de progrès fait de l'obtention de la certitude et de la complétude un horizon, le scientisme témoignerait d'une foi dans la capacité effective des procédures scientifiques à fournir des résultats perçus comme exacts, certains et définitifs, et à détenir un pouvoir illimité d'explication et de transformation des individus. À ce titre, à la différence d'un idéal qui supposerait la reconnaissance de la perte, cette construction scientiste renverrait davantage à un processus de déni ou de retournement en son contraire : la certitude, la complétude et l'exactitude du savoir, dont l'exclusion fonde l'établissement de la

rationalité scientifique, y feraient retour en faisant croire à une science capable de les atteindre effectivement.

Cet effet de retour de la certitude dans le scientisme le place en contradiction avec la démarche scientifique à plusieurs titres. Le scientisme pose notamment l'image d'une science à qui tout serait possible. Mais ce faisant, il occulte la structure ontologique du possible, qui renvoie à une incertitude fondamentale. Si tout était possible à la rationalité scientifique, une telle extension du possible, loin d'asseoir une toute-puissance de l'emprise scientifique sur le monde, impliquerait plutôt une extension du champ de l'incertitude. Les progrès des connaissances scientifiques, en dessinant sans cesse de nouveaux possibles, ouvrent non pas à une complétude du savoir, mais à de nouveaux champs d'ignorance et d'indétermination.

L'idéologie scientiste forge également une image de la rationalité scientifique qui va à rebours du rôle qu'y tiennent l'approximation et l'indétermination, y compris au sein des sciences de la nature. En suggérant que les sciences de la nature seraient susceptibles de parvenir à l'exactitude, à la certitude et à des lois universelles et déterministes, par opposition aux sciences humaines et sociales qualifiées d'« inexactes », la position scientiste fait de l'incertitude un défaut attaché à certaines disciplines scientifiques, en méconnaissant son caractère inhérent au travail de la scientificité. Popper (1956) souligne ainsi qu'une unité épistémologique entre sciences de la nature et sciences humaines et sociales est rendue possible précisément par le fait que les sciences de la nature, loin d'être le lieu des certitudes exactes, sont en réalité plus proches des sciences humaines et sociales qu'il n'est généralement supposé. Popper renvoie dos à dos le scientisme radical et l'anti-naturalisme qui se retrouvent, malgré leurs discours manifestes opposés, dans une même illusion épistémologique, celle d'une idéalisation erronée de la méthode expérimentale, de la confirmation par la preuve et de l'explication déterministe.

Le scientisme fait croire également, de manière erronée, à une transparence de l'accès au monde, et à une conception naïve de l'objectivité. Or, comme l'ont bien montré les travaux de Kuhn (1962), les théories scientifiques sont toujours de l'ordre d'une construction, fondée sur un consensus intersubjectif à l'intérieur d'une communauté de chercheurs. Un ensemble d'hypothèses et de méthodologies se constituent comme un paradigme dominant – et toujours provisoire – lorsqu'elles font l'objet d'un tel consensus, et ce paradigme détermine alors, à la manière d'une *gestalt*, ce qui sera perçu comme une énigme scientifique, ainsi que les procédés employés pour la résoudre. Dans la mesure où le paradigme conditionne ainsi la perception du monde lui-même, il invite à révoquer l'existence de données ou de faits scientifiques bruts, ainsi que toute notion d'objectivité qui supposerait une réalité naturelle neutre, indépendante de l'esprit du scientifique.

À l'inverse, l'image de la science émanant du scientisme occulte ces processus de fabrication des connaissances : elle se fonde sur les notions d'objectivité, de preuve ou de vérité, là où l'épistémologie ne cesse de questionner les présupposés de ces notions et d'en dévoiler les équivoques et les illusions. Cet écart entre la transparence de la preuve scientifique véhiculée par le scientisme et la complexité du fonctionnement réel de la science peut apparaître comme un indice du noyau fantasmatique du scientisme. Mais ce leurre qui ferait croire à une transparence des phénomènes peut apparaître, plus largement, comme une caractéristique de toute construction idéologique. Le scientisme invite ainsi à questionner plus précisément cette articulation entre fantasme et idéologie, en particulier dans leur fonction de constituer, pour un sujet ou pour un groupe, un socle de certitudes nécessaire à la formation et à la préservation de leurs assises narcissiques.

2. L'idéologie et son noyau fantasmatique

Le fantasme, entendu comme production imaginaire qui figure un désir inconscient (Laplanche et Pontalis, 2007), se dégage tout d'abord, chez Freud, comme une construction qui témoigne du rapport à la réalité propre au fonctionnement névrotique (Freud, 1924). C'est par le fantasme, et plus particulièrement dans sa fonction d'échappatoire et de compensation vis-à-vis du principe de réalité et des blessures narcissiques qu'il entraîne, que le névrosé parvient à maintenir son ancrage dans ce principe de réalité et, partant, dans le lien social. À la manière du fantasme à l'œuvre dans le roman familial, dans lequel l'enfant forge des parents imaginaires grandioses pour faire face au deuil de la toute-puissance des parents réels (Freud, 1909), le scientisme forgerait une image toute-puissante de la science, capable d'une emprise et d'une maîtrise illimitées sur le monde. Ces scénarios témoigneraient ainsi particulièrement de la fonction de protection narcissique tenue par le fantasme.

Mais si le fantasme est un scénario qui s'interpose entre le sujet et sa perception de la réalité, il peut également revêtir une fonction d'écran, venant occulter ce qui se révèle non pas seulement frustrant, mais irréprésentable. C'est la fonction du fantasme soulignée par Lacan en tant que le fantasme donnerait à la réalité son cadre, et permettrait de donner consistance et figurabilité à cette réalité, en voilant le Réel qui n'y est pas symbolisable (Lacan, 1956-57). Le fantasme ne pourrait alors faire tenir la réalité qu'en faisant écran à ce qui menace sa figurabilité, à savoir l'inconsistance dans l'Autre, qui le révélerait comme manquant (Lamote et Hamon, 2016). Certaines constructions scientistes semblent alors relever davantage de cette dimension du fantasme : l'image d'une science toute puissante, où tout serait possible et qui ne se connaîtrait pas de limites, incarnerait cette figure d'un Autre non castré, susceptible de fournir des garanties ultimes, et qui ne peut se révéler inconsistant.

Certaines dénonciations contemporaines du scientisme pourraient alors faire écho à un retournement de type pervers ou paranoïaque de ce fantasme de toute-puissance. Le fantasme de maîtrise du monde par la science se rencontrerait ainsi de manière prédominante, dans les dénonciations actuelles du scientisme, sous la forme de son retournement en position passive : la science y figure comme une menace face à laquelle le sujet serait réduit au rang d'objet passif, subissant les expérimentations ou les transformations rendues possible par la technique scientifique sans qu'aucune limite ne puisse être pensée pour protéger son intégrité³. Il ne s'agit plus de poser un sujet capable de domestiquer la réalité de manière illimitée, mais un sujet passivement soumis à la science, dans la position de victime d'un grand Autre non castré, à qui toutes les jouissances seraient offertes. Ce scénario constitue aujourd'hui le noyau de nombreuses constructions conspirationnistes, mais il forme également la base, comme le soulignent Lamote et Hamon (2016) du succès actuel des notions d'emprise, de manipulation ou de perversion narcissique. Ces notions ont pour point commun de se fonder sur une présupposition de transparence : or, il nous semble que c'est ce leurre de la transparence qui fait du scientisme non pas seulement un fantasme, mais une idéologie.

Le propre d'une idéologie serait en effet d'occulter sa propre construction comme discours, en faisant passer pour évident et transparent ce qui relève en réalité d'une formation socialement et historiquement située. Ricœur (1984) note que ce leurre de transparence est essentiel au rôle que revêt l'idéologie pour tisser le lien social dans une communauté. L'idéologie joue en effet un rôle constitutif dans les assises symboliques d'une société, et forme son soubassement narcissique. Elle permet en particulier de forger l'identité narrative d'un groupe social, en lui fournissant une image idéalisée de lui-même.

Cette fonction rapproche l'idéologie du rôle tenu par le fantasme dans la construction narcissique du sujet. De même que le fantasme peut se constituer comme le lieu imaginaire d'un accès à la certitude et à la complétude, l'idéologie, comme base de la constitution identitaire d'un groupe, fournit à ce dernier un ensemble de certitudes concernant son origine,

³ On peut penser ici aux débats sur le transhumanisme, ainsi qu'à ceux qui entourent la question des transformations du corps et du rapport à l'identité sexuée dans les problématiques de transidentité.

son image et son fonctionnement, qui constituent des points de repères non questionnables. Comme le fantasme qui donne à la réalité son cadre, l'idéologie serait médiatrice dans la représentation de soi-même et dans les rapports que l'individu entretient avec le lien social (Ricœur, 1974). Mais de la même manière que le fantasme, cette idéologie est susceptible de passer d'une fonction médiatrice à une fonction d'occultation et d'aliénation.

Mettre en évidence le noyau fantasmatique et idéologique du scientisme, loin d'amener à le considérer comme irréel ou inopérant, invite ainsi au contraire à questionner ses effets et ses fonctions dans le lien social : les fonction structurantes, légitimantes et identitaires propres aux constructions fantasmatiques et idéologiques interrogent la manière dont la démarche scientifique peut se trouver contaminée par le scientisme, alors même que ce dernier forge d'elle une image déformée.

3. La science face à la légitimation scientiste

La question des rapports entre science et scientisme se trouve rapidement polarisée, dans les dénonciations du scientisme, entre deux positions sans nuances : la première faisant de la science la victime d'une idéologie qui lui serait complètement extérieure, et la seconde faisant du scientisme une menace découlant de la structure et du fonctionnement mêmes de la science (Lebrun, 2009). On peut penser que ces deux positions, tout en dénonçant le glissement de la science vers le scientisme, amènent à donner consistance à l'image d'une science toute-puissante qu'il véhicule. Dans le premier cas, en posant une science qui serait dénuée de toute idéologie, et donc transparente à elle-même. Et dans le second, en soutenant que la démarche scientifique contiendrait en elle-même un hors-limite et une exclusion de la castration. Ces deux affirmations tendent à négliger la complexité et la diversité des procédures de fabrication du savoir.

Aborder le scientisme sous l'angle de son noyau fantasmatique inviterait plutôt à soutenir que si le scientisme ne découle pas de la démarche scientifique en elle-même, il ne se situe pas non plus vis-à-vis d'elle dans un rapport de radicale extériorité. En tant que fantasme venant compenser ou masquer l'incertitude intolérable de la connaissance scientifique, le scientisme est particulièrement susceptible d'être endossé par les communautés scientifiques, et d'y être méconnu en tant que fantasme. Le rapprochement entre les fonctions de l'idéologie et celles du fantasme amène par ailleurs à supposer qu'une science dénuée de toute idéologie relève d'une conception idéalisée et erronée. Le propre de l'idéologie étant de gommer sa dimension de construction pour se donner l'apparence de l'évidence, elle ne se présente pas comme un discours explicite clairement repérable et délimitable, dont il serait aisé de tenir éloignée la fabrication du savoir scientifique. Dans sa fonction de cadre de la réalité du lien social, l'idéologie se forme comme une sédimentation de représentations qui constituent la matrice symbolique au travers de laquelle la réalité est appréhendée. Dans la lignée des analyses de Kuhn sur le fonctionnement des paradigmes scientifiques, les valeurs et représentations idéologiques sont susceptibles d'imprégner, de manière inaperçue, tout autant les phénomènes faisant l'objet d'observation scientifique que les procédures d'observation et les concepts théoriques eux-mêmes. Supposer une science pure de toute idéologie reviendrait à poser, comme le font les discours scientistes, l'existence d'une réalité indépendante de toute subjectivité et à laquelle la science pourrait avoir accès sans aucune médiation.

Supposer que la rationalité scientifique moderne porte en elle la potentialité scientiste d'un hors-limite et d'une visée totalisante, en se posant comme auto-fondatrice, reviendrait à sous-estimer cette intrication entre science et idéologie, et à surestimer ce pouvoir auto-fondateur de la science moderne. Lebrun (2009) souligne ainsi que le geste inaugural de la science moderne reposerait sur le cogito cartésien, par lequel la science s'autorise à se fonder

uniquement sur elle-même. Selon la lecture lacanienne du cogito (Lacan, 1965), la science moderne se constituerait ainsi dans un mouvement d'autosuffisance, posant ses propres règles de validité interne - les idées claires et distinctes - et se déchargeant sur Dieu de la question de la vérité.

Cependant, si la science suppose en effet de poser ses propres critères de validité, qui rendent ses résultats indépendants des arguments d'autorité, il semble qu'elle ne puisse se contenter de cette légitimation intrinsèque. On peut en effet distinguer deux registres de légitimation d'une discipline scientifique : une légitimation que l'on peut nommer intrinsèque, et qui concerne l'ensemble des critères de scientificité, des procédures d'administration de la preuve, de traitement des données et de validation des résultats, qui valent pour une discipline scientifique donnée et qui légitiment ces résultats pour les membres de cette discipline. Mais en tant qu'objet social, une discipline scientifique exige également un second registre de légitimation qu'on pourrait qualifier d'extrinsèque, à savoir extérieur à sa propre rationalité scientifique, mais qui la légitime en tant que production symbolique et culturelle. Cette légitimité extrinsèque renvoie aux discours, représentations et idéologies d'une société donnée, qui sont susceptibles de faire percevoir telle discipline comme une science, ou telle manière d'obtenir des résultats comme une procédure scientifique légitime.

Distinguer ces deux registres de légitimation peut permettre de mieux cerner les rapports entre science et idéologie : une science trouve sa légitimité scientifique dans sa capacité à définir des protocoles de recherche et des critères de validation indépendants des discours idéologiques. Mais elle ne peut trouver sa légitimité sociale qu'au sein de ces discours idéologiques qui lui sont extérieurs⁴. Dans la mesure même où elle fonde sa légitimité intrinsèque sur l'exclusion de la certitude et de l'idéologie, elle ne peut trouver qu'à l'extérieur d'elle-même les discours de légitimation qui lui fournissent un socle de certitudes venant fonder son identité. Ce registre de légitimation extrinsèque est aussi essentiel à la pratique du chercheur : si le raisonnement scientifique exige d'exclure les croyances, les valeurs et les désirs personnels susceptibles de biaiser la recherche, la pratique de la science ne peut se faire sans que le chercheur s'appuie sur une confiance vis-à-vis de sa discipline et de ses méthodes, et sur la valeur sociale, morale ou idéologique que la société confère à sa discipline.

Si l'on considère ces deux registres de légitimation, la science semble bien loin de l'auto-suffisance et du pouvoir d'auto-fondation que semblent lui attribuer aussi bien le discours scientiste que certaines de ses dénonciations. La science, justement parce qu'elle se définit par la recherche d'une indépendance aussi grande que possible vis-à-vis des discours sociaux et idéologiques, se trouve d'autant plus dans une position d'hétéronomie vis-à-vis de ces discours, dont elle a besoin pour fonder son existence sociale.

Faire équivaloir l'auto-fondation des critères de scientificité opérée dans la philosophie cartésienne et l'ambition scientiste d'une auto-suffisance de la science semble alors rabattre ces deux registres l'un sur l'autre. La double légitimation à laquelle fait appel la démarche cartésienne – les idées claires et distinctes comme fondement méthodologique de la validité du raisonnement, et l'honnêteté divine comme fondement de l'adéquation des énoncés scientifiques avec le monde – pourrait plutôt être rapportée à ces deux registres de légitimation.

⁴ Bien entendu, la distinction de ces deux registres de légitimation est une distinction conceptuelle et prescriptive : les fonctionnements concrets des pratiques scientifiques et les mécanismes qui sous-tendent la visibilité sociale d'une discipline rendent inévitables des interactions et des contaminations entre ces deux modes de légitimation, qui mériteraient d'être interrogées en elles-mêmes. Les travaux de sociologie des sciences et de la connaissance, développés notamment à partir de la perspective initiée par Bruno Latour, constituent un point de départ incontournable pour interroger les différents niveaux et les différents processus de légitimation d'une pratique scientifique.

Dans son analyse de la condition postmoderne, Lyotard (1979) souligne cette idée que la science et le savoir ne peuvent trouver qu'à l'extérieur d'eux-mêmes les métarécits qui leur tiennent lieu de légitimation : c'est par leur nature narrative, étrangère et inaccessible aux formalisations scientifiques, que ces récits peuvent revêtir la fonction de mythes légitimants. Le récit idéologique d'un progrès social et technique, appuyé sur le déterminisme historique, qui accompagne l'essor de la science moderne aurait tenu par excellence cette fonction de légitimation. Mais ces grands récits, selon Lyotard, se seraient trouvés frappés d'incrédulité et d'incertitude au fil des désillusions du 20^{ème} siècle. Le progrès des sciences aurait lui-même contribué à miner les présupposés déterministes et objectivistes sur lesquels reposait ce mythe scientifique du progrès (Russel, 1947).

Le scientisme de la fin du 20^{ème} siècle serait donc un scientisme en crise. Refusant plus que jamais de prendre acte du fondement d'incertitude à l'œuvre dans la scientificité, ce discours scientifique continuerait à affirmer la toute-puissance du déterminisme, de l'objectivisme et du réalisme malgré les déconstructions philosophiques, scientifiques, historiques et sociologiques de ces notions menées au cours du 20^{ème} siècle⁵. Mais dans la mesure où cette toute-puissance ne peut plus puiser sa légitimation dans un idéal de progrès, cette légitimation se trouverait rabattue sur les critères de performance, d'efficacité et de rentabilité. La crise du récit de légitimation progressiste renforcerait alors le leurre scientifique d'une science qui occuperait une place de fondement dans la société, et qui parviendrait à s'auto-légitimer par le pouvoir de la technique. Legendre (1994) décrit ainsi une science qui serait perçue comme une figure nouvelle du signifiant absolu, et qui déploierait une fonction narrative faisant office de discours religieux ou mythique auto-fondateur. Or, c'est bien l'inverse qui semble se produire : loin de consacrer la toute-puissance auto-fondatrice de la science, la domination actuelle du scientisme place au contraire la recherche scientifique dans une position de dépendance vis-à-vis de cette idéologie scientifique, et des normes que cette dernière impose, à rebours des fondements de l'éthique scientifique. La soumission toujours plus grande des pratiques de recherche scientifiques aux injonctions d'efficacité, de visibilité, de concurrence et de rentabilité (Huneman, Troubé et Douville, 2021) témoigne de cette radicale hétéronomie de la recherche scientifique. Plutôt qu'une alliance triomphante entre science et scientisme, qui prendrait racine dans leur accointance supposée, on assiste à la contamination de la science par des injonctions contraires à la démarche, mais dont elle dépend néanmoins pour assurer son existence sociale et ses moyens de subsister.

Cette menace d'une imprégnation de la science par le scientisme, qui constitue aujourd'hui son principal discours de légitimation extrinsèque, met ainsi particulièrement en évidence le paradoxe qui découle des processus de légitimation de la démarche scientifique : dans son incapacité à produire des certitudes et à s'auto-fonder comme pratique sociale, celle-ci puise sa légitimation dans des idéologies qui, donnant libre cours au besoin de certitudes et de résultats immédiats, menacent son éthique et risquent de transformer ses propres normes intrinsèques de scientificité. L'injonction à l'efficacité et à la visibilité qui impose ses normes à la production et la diffusion du savoir questionne ainsi la capacité de la science à préserver ses propres critères de validation et de légitimation intrinsèques, sans pour autant se laisser prendre à l'illusion d'un pouvoir auto-fondateur de ces critères. Mais la dominance actuelle du discours scientifique, qui opère pour la science comme un discours de légitimation sociale, pose aussi la question de l'élaboration de discours de légitimation alternatifs, qui seraient

⁵ Les travaux de Latour (2018), en proposant notamment le passage d'une épistémologie de la science à une épistémologie de la recherche, témoignent de cette déconstruction d'un idéal des méthodologies scientifiques coupé du fonctionnement concret de la pratique de la science au sein d'une communauté de chercheurs. Comme le soulignent De Luca et Louët (2021), cette épistémologie de la recherche place davantage l'accent sur l'incertitude, l'inquiétude, la prise de risque et la confrontation à des territoires inconnus qui caractérisent la pratique de la recherche scientifique.

susceptibles de conférer à la pratique scientifique cette légitimité extrinsèque, sans pour autant se fonder sur le déni de l'incertitude et de l'incomplétude propres à la démarche scientifique.

Conclusion

Démêler les rapports qu'entretiennent aujourd'hui les pratiques et les normes scientifiques avec le scientisme invite ainsi à questionner plus précisément la manière dont ces pratiques et ces normes sont perméables aux imprégnations idéologiques, et les modalités par lesquelles celles-ci peuvent opérer comme instances de légitimation. Il s'agirait notamment d'interroger, pour chaque champ disciplinaire, le rapport qu'il entretient avec ses critères de scientificité et avec les récits, le plus souvent inconscients et implicites, dans lesquels il puise ses idéaux et la justification de ses procédures. Entre le fantasme scientifique et les discours « antisciences » se situerait un espace appelant à la reconstruction d'un idéal de cet esprit scientifique : idéal qui reconnaîtrait l'absence de fondement, de certitude et de garantie de cette quête de savoir, mais qui ferait droit néanmoins à sa fonction créatrice, dans l'ouverture à de nouveaux possibles et à de nouveaux cadres de pensée. Si l'esprit scientifique n'est tout-puissant et hors limite que dans le fantasme scientifique, reste à interroger quel(s) autre(s) type(s) de discours seraient susceptibles, dans le contexte d'une crise généralisée des mythes fondateurs et des idéologies, de tenir cette fonction de légitimation, sans pour autant dénier le scepticisme critique inhérent à la quête scientifique.

L'auteure déclare ne pas avoir de liens d'intérêt.

Références

- Balibar, F. (2003). Le scientisme, Lacan, Freud et Le Dantec. *Alliage*, 52, 119-128.
- Brenner, A. (2009). Science et scientisme. *Raison présente*, 171, 15-27.
- De Luca, M. et Louët, E. (2021). Épistémologie psychanalytique : une épistémologie aux frontières. *L'Évolution psychiatrique*, 86(3), 553-572.
- Fauvety, C. (1880). Le spiritisme devant la science. Réponse à MM G. Wundt et Jules Soury. Deux lettres écrites à M. Ch. de Rappard. In *Le Spiritisme devant la science et le matérialisme mécaniste devant la raison* (pp. 1-79). Paris : Librairie des sciences psychologiques.
- Freud, S. (1924/2002). La perte de la réalité dans la névrose et la psychose. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris : PUF.
- Freud, S. (1909/1914). Le roman familial des névrosés. In *Le roman familial des névrosés et autres textes*. Paris : Payot.
- Huneman, P., Troubé, S. et Douville, O. (2021). Les extensions de la post-vérité, questions épistémologiques et politiques : entretien avec Philippe Huneman. *L'Évolution psychiatrique*, 86(2), 351-362.

- Kuhn, T. (1962/1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Lacan, J. (2000). *Le Séminaire, Livre XII. Problèmes cruciaux pour la psychanalyse (1964-1965)*. Paris : Éditions de l'Association Freudienne Internationale.
- Lacan, J. (1994). *Le Séminaire, Livre IV. La relation d'objet (1956-1957)*. Paris : Seuil.
- Lamote, T. et Hamon, R. (2016). Manipulations, harcèlements et complots : une paranoïaisation imaginaire du lien social contemporain ? *Bulletin de psychologie*, 545(5), 381-396.
- Laplanche, J. et Pontalis, JB. (2007). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF.
- Latour, B. (2018). Esquisse d'un Parlement des choses. *Écologie politique*, 56(1), 47-64.
- Lebrun, J.P. (2009). *Un monde sans limite*. Paris : Érès.
- Lecourt, D. (Dir.) (2006). *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*. Paris : PUF.
- Le Dantec, F. (1912). *Contre la métaphysique*. Paris : Alcan.
- Legendre, P. (1994). *Dieu au miroir*. Paris : Fayard.
- Liotard, J. F. (1979). *La condition post-moderne : rapport sur le savoir*. Paris : Minuit.
- Popper, K. (1956). *Misère de l'historicisme*. Paris : Plon.
- Renan E. (1890/1995). *L'Avenir de la science*. Paris : Garnier-Flammarion.
- Ricœur, P. (1984). L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social. *Autres Temps*, 2, 53-64.
- Ricœur, P. (1974). Science et idéologie. *Revue Philosophie de Louvain*, 14, 328-356.
- Russell, B. (1947). *L'esprit scientifique et la science dans le monde moderne*. Paris : J.- B. Janin.
- Sauret M-J. (2009). *Malaise dans le capitalisme*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Schöttler P. (2013). Scientisme : sur l'histoire d'un concept difficile. *Revue de synthèse*, 134(1), 89-113.

